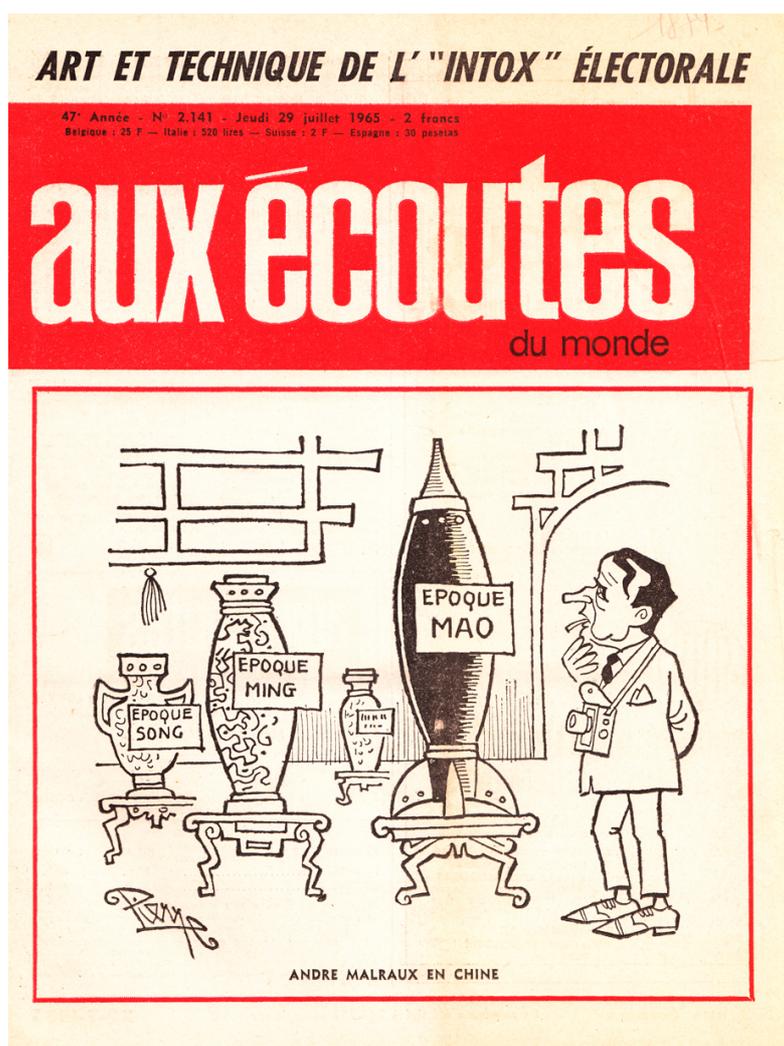

Aux écoutes du monde, 47^e année, n° 2141, 29 juillet 1965.

P. 19 : «Le faux impromptu de Pékin», à propos du voyage de Malraux à Pékin.

P. 17 : «Ho Chi Minh : “Cinq, dix ou vingt ans de guerre”».

P. 38 : «Les Arts. André Malraux au pied du mur», par Maximilien Gauthier.



Le faux impromptu de Pékin

Comment M. André Malraux a-t-il pu débarquer à Pékin, alors que le but officiel de son voyage était Tokyo ?

Est-ce bien à Hong-Kong qu'il décida de changer d'itinéraire ? Ne savait-il pas, dès le départ, qu'il atterrirait en Chine et non pas au Japon.

Des expéditions de cette sorte ne s'improvisent pas. Personne n'en doute. Et les Américains moins que quiconque.

Au vrai, M. Malraux n'a fait que suivre les instructions du général de Gaulle. Des instructions dont il était porteur, cela va de soi, bien avant de prendre son vol.

Quant à l'objet de ses conversations, on nous la baille belle. Le ministre de la Culture, nous dit-on, n'a pas, d'autre souci que d'accroître le rayonnement intellectuel et artistique de la France. C'est pourquoi, sans doute, l'un de ses premiers interlocuteurs s'appelait Chen-Yi. Lequel n'est ni auteur dramatique ni conservateur de musée, mais maréchal de l'armée chinoise... et ministre des Affaires étrangères.

Même si l'on tient compte du fait que M. Malraux ne pratique pas la langue de Confucius et que les interventions de l'interprète ont pratiquement réduit à quatre-vingt-dix minutes une conversation de trois heures, il est certain que l'envoyé spécial de l'Elysée et le premier soldat de l'ex-Céleste Empire n'ont pas consacré une telle part de leur précieux temps à un débat sur la peinture non-figurative.

Alors ? Eh bien, c'est toujours l'affaire du Vietnam dont il s'agit. De Gaulle, nous l'avons révélé la semaine dernière, rêve d'apparaître, à la faveur d'une conférence internationale, comme « l'homme de la Paix ». Et comme l'adversaire le plus efficace de « l'hégémonie américaine ». M. Malraux prépare cette apothéose.

Le maréchal
Chen - Yi
Pour
une apothéose...



Le faux impromptu de Pékin

Comment M. André Malraux a-t-il pu débarquer à Pékin, alors que le but officiel de son voyage était Tokyo ?

Est-ce bien à Hong-Kong qu'il décida de changer d'itinéraire ? Ne savait-il pas, dès le départ, qu'il atterrirait en Chine et non pas au Japon.

Des expéditions de cette sorte ne s'improvisent pas. Personne n'en doute. Et les Américains moins que quiconque.

Au vrai, M. Malraux n'a fait que suivre les instructions du général de Gaulle. Des instructions dont il était porteur, cela va de soi, bien avant de prendre son vol.

Quant à l'objet de ses conversations, on nous la baille belle. Le ministre de la Culture, nous dit-on, n'a pas d'autre souci que d'accroître le rayonnement intellectuel et artistique de la France. C'est pourquoi, sans doute, l'un de ses premiers interlocuteurs s'appelait Chen-Yi. Lequel n'est ni auteur dramatique ni conservateur de musée, mais maréchal de l'armée chinoise... et ministre des Affaires étrangères.

Même si l'on tient compte du fait que M. Malraux ne pratique pas la langue de Confucius et que les interventions de l'interprète ont pratiquement réduit à quatre-vingt-dix minutes une conversation de trois heures, il est certain que l'envoyé spécial de l'Elysée et le premier soldat de l'ex-Céleste Empire n'ont pas consacré une telle part de leur précieux temps à un débat sur la peinture non-figurative.

Alors ? Eh bien, c'est toujours l'affaire du Vietnam dont il s'agit. De Gaulle, nous l'avons révélé la semaine dernière, rêve d'apparaître, à la faveur d'une conférence internationale, comme « l'homme de la Paix ». Et comme l'adversaire le plus efficace de « l'hégémonie américaine ». M. Malraux prépare cette apothéose.

29-7-1965

Ho Chi Minh : «Cinq, dix ou vingt ans de guerre»

Ni les sondages effectués au Kremlin par M. Averell Harriman, ni les conversations menés à Hanoï par les délégués du président Nkrumah ne permettent d'entrevoir «une ouverture diplomatique» prochaine.

«Nous nous battons, cinq, dix ou vingt ans, mais nous sommes sûrs de la victoire finale», aurait déclaré Ho-Chi-Minh à ses hôtes du Ghana.

Selon M. Harriman, Ho-Chi-Minh partagerait la conviction de Mao que les Américain, malgré l'énorme puissance dont ils disposent, ne pourront supporter une longue et meurtrière campagne, que l'opinion publique exigera le retour des G.I. «La victoire finale pour Ho-Chi-Minh n'est pas nécessairement une victoire militaire. Il acceptera de négocier s'il est certain que les Américains abandonnent le Sud-Est asiatique à son sort», dit M. Harriman.

La formule résume l'état d'esprit du Viet-Cong : «Les U.S.A. sont plus forts, mais ne peuvent gagner. Nous sommes plus faibles, mais nous ne pouvons perdre.»

LES ARTS

MAXIMILIEN GAUTHIER

André Malraux au pied du mur

Au coin de la rue du Montparnasse et du boulevard du même nom existe depuis vingt ans le Foyer des Artistes et des Intellectuels de Montparnasse. Preuve de son utilité matérielle : on y sert, quotidiennement, environ six cents repas. Restaurant « à la

carte », c'est-à-dire où le plus pauvre peut ne dépenser que deux francs, le moins démuné s'offrir un régal dont le coût (boisson comprise), n'excédera pas quatre francs.

Géré par une association dont le régime est la loi de 1901, ce Foyer n'est pas autorisé à faire des bénéfices. Cette association est de vingt mille membres cotisants. Il s'agit d'une entreprise parfaitement propre et généreuse. Honneur à Marc Vaux, le photographe des fauves et des cubistes, devenu celui de la jeune école, d'en avoir eu l'idée et de l'animer encore.

Preuve de l'utilité culturelle du Foyer : une galerie d'exposition, où le peintre et le sculpteur peuvent se manifester à peu de frais, est adjointe à la salle à manger.

Or, cette belle œuvre vient d'être condamnée à mort.

Voici pourquoi : les locaux qu'elle occupe avaient précédemment été loués, à bail, pour servir à l'exploitation d'un restaurant ordinaire. Une partie de ces locaux fut d'abord concédée à l'association du Foyer, sous-locataire. Il arriva ensuite que la société propriétaire de ce restaurant ordinaire renonça à son activité. Grâce à une subvention du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine (plus de six millions de francs), le Foyer put acquérir les parts sociales qui lui permirent, tout en demeurant sous-locataire, d'étendre à la totalité de ces locaux son domaine. C'est de celui-ci que les tribunaux ont reconnu qu'il était légal de le chasser, attendu que le bail avait été accordé à des commerçants et non pas à des philanthropes. C'est allé jusqu'en Cassation. L'expulsion n'est plus, désormais, évitable.

Marc Vaux et ses amis ne consentent pourtant pas à se tenir pour définitivement battus. Ils sont intervenus auprès de la propriétaire de l'immeuble, comtesse de Brante, usufruitière dont la famille, bénéficiaire d'une donation en partage, se compose de Mme Valéry Giscard d'Estaing, épouse du ministre, sœur et belle-sœur de Mme Hanrion, de M. Paul de Brante, de M. Pierre Guyard et de Mlle Marguerite de Brante. La comtesse et ses enfants n'ayant pas été le moins du monde sensibles aux arguments de Marc Vaux et de ses camarades, l'affaire a été soumise à M. André Malraux qui, les ayant «compris», leur a promis une aide pleine et entière.

A deux pas du Foyer, sur le même boulevard du Montparnasse, est sis le bel hôtel particulier que se fit autrefois construire, pour s'y retirer, le peintre Hyacinthe Rigaud, portraitiste de Louis XIV. Cet hôtel, actuellement dépendant du ministère de M Bokanowski, est occupé par le Service des Carburants.

– Je veux bien m'en aller, a dit à M. Pompidou le ministre, mais logez-moi ailleurs.

Voilà où l'on en est. C'est peut-être une boîte de nuit, capable de payer un substantiel pas de porte», qui prendra la succession du Foyer des Artistes. Mais à quelque chose malheur sera bon si M. André Malraux obtient pour ledit Foyer la concession de l'hôtel Rigaud qui deviendrait le «Centre Culturel de Montparnasse». De Picasso à Chagall, les anciens Montparnos sont tout disposés à enrichir de dons le musée déjà existant mais sans abri. On organiserait des conférences, des congrès. Montparnasse redeviendrait digne de son passé.

Souhaitons que la promesse de M. André Malraux soit rapidement suivie d'effet.

*

LES ARTS

MAXIMILIEN GAUTHIER

André Malraux au pied du mur

Au coin de la rue du Montparnasse et du boulevard du même nom existe depuis vingt ans le Foyer des Artistes et des Intellectuels de Montparnasse. Preuve de son utilité matérielle : on y sert, quotidiennement, environ six cents repas. Restaurant « à la carte », c'est-à-dire où le plus pauvre peut ne dépenser que deux francs, le moins démuné s'offrir un régal dont le coût (boisson comprise), n'excédera pas quatre francs.

Géré par une association dont le régime est la loi de 1901, ce Foyer n'est pas autorisé à faire des bénéfices. Cette association est de vingt mille membres cotisants. Il s'agit d'une entreprise parfaitement propre et généreuse. Honneur à Marc Vaux, le photographe des fauves et des cubistes, devenu celui de la jeune école, d'en avoir eu l'idée et de l'animer encore.

Preuve de l'utilité culturelle du Foyer : une galerie d'exposition, où le peintre et le sculpteur peuvent se manifester à peu de frais, est adjointe à la salle à manger.

Or, cette belle œuvre vient d'être condamnée à mort. Voici pourquoi : les locaux qu'elle occupe avaient précédemment été loués, à bail, pour servir à l'exploitation d'un restaurant ordinaire. Une partie de ces locaux fut d'abord concédée à l'association du Foyer, sous-locataire. Il arriva ensuite que la société propriétaire de ce restaurant ordinaire renonça à son activité. Grâce à une subvention du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine (plus de six millions de francs), le Foyer put acquérir les parts sociales qui lui permettent de demeurer sous-locataire, d'étendre à la totalité de ces locaux son domaine. C'est de celui-ci que les tribunaux ont reconnu qu'il était légal de le chasser, attendu que le bail avait été accordé à des commerçants et non pas à des philanthropes. C'est allé jusqu'en Cassation. L'expulsion n'est plus, désormais, évitable.

Marc Vaux et ses amis ne consentent pourtant pas à se tenir pour définitivement battus. Ils sont intervenus auprès de la propriétaire de l'immeuble, comtesse de Brante, usufruitière dont la famille, bénéficiaire d'une donation en partage, se compose de Mme Valéry Giscard d'Estaing, épouse du ministre, sœur et belle-sœur de Mme Hanriot, de M. Paul de Brante, de M. Pierre Guyard et de Mlle Marguerite de Brante. La comtesse et ses enfants n'ayant pas été le moins du monde sensibles aux arguments de Marc Vaux et de ses camarades, l'affaire a été soumise à M. André Malraux qui, les ayant « compris », leur a promis une aide pleine et entière.

A deux pas du Foyer, sur le même boulevard du Montparnasse, est sis le bel hôtel particulier que se fit autrefois construire, pour s'y retirer, le peintre Hyacinthe Rigaud, portraitiste de Louis XIV. Cet hôtel, actuellement dépendant du ministère de M. Bokanowski, est occupé par le Service des Carburants.

— Je veux bien m'en aller, a dit à M. Pompidou le ministre, mais logez-moi ailleurs.

Voilà où l'on en est. C'est peut-être une boîte de nuit, capable de payer un substantiel « pas de porte », qui prendra la succession du Foyer des Artistes. Mais à quelque chose malheur sera bon si M. André Malraux obtient pour ledit Foyer la concession de l'hôtel Rigaud qui deviendrait le « Centre Culturel de Montparnasse ». De Picasso à Chagall, les anciens Montparnos sont tout disposés à enrichir de dons le musée déjà existant mais sans abri. On organiserait des conférences, des congrès. Montparnasse redeviendrait digne de son passé.

Souhaitons que la promesse de M. André Malraux soit rapidement suivie d'effet.

Royan présente la ville

Chaque année, Royan organise durant la saison estivale une exposition qui, cette fois-ci, aborde un des grands problèmes de l'heure, celui du décor de notre vie, du milieu dans lequel nous sommes appelés à vivre : la ville. Des solutions qui lui sont données dépend en grande partie le plaisir ou le déplaisir que nous prenons à notre forme d'existence. « Villes d'aujourd'hui, villes de demain », présenter et faire mieux connaître l'architecture et l'urbanisme contemporain, tenter de dessiner l'image de ce que sera la cité future, tel est le propos de cette exposition.

Pour la ville d'aujourd'hui, cela va de soi, il suffit de choisir de bons exemples parmi les réalisations récentes à travers

le monde. Mais j'aurais aimé que les visiteurs trouvent là une explication, une clé, de nos villes modernes, commandées par l'urbanisme. Les organisateurs insistent peut-être un peu trop sur le détail, sur l'architecture.

Quant aux villes de demain, celles que, peut-être, connaîtront nos arrière-petits-enfants, nous sommes, bien entendu, dans le domaine de l'invention, du rêve, mais dont on ne saurait dire qu'il ne deviendra pas celui de la réalité. En tout cas, c'est bien là, certes, la partie de l'exposition la plus excitante pour l'imagination. Verra-t-on, un jour, cette étrange cité imaginée par Nicolas Schœffer, composée de sphères suspendues à des potences et s'orientant suivant la posi-

tion du soleil ; ou encore celle-ci, projetée par Maymont, en forme d'arène ou de tronc de cône s'enfonçant dans le sol ; ou bien cette autre tournant à des milliers de kilomètres d'altitude autour de la terre, siège d'un gouvernement mondial, prévue par Szekeley ? Nous sommes là, sans doute, dans le domaine de la science-fiction. Mais les savants ne parlent-ils pas sérieusement de placer sur orbite des stations spatiales où vivraient des hommes ? Alors, songes d'architectes-poètes, ou prévisions d'architectes-visionnaires ?

En tout cas, cette exposition offre aux visiteurs plus d'un sujet d'enseignement, de méditation, de rêve aussi. Et, se doublant d'un résumé de ce qui se fait de

38 aux écoutes

29-7-1965